

— Moi, Fabien, je regrette quelque chose. Vieillir seul ici, ce sera triste quelquefois. Mais, enfin, je me consolerais en pensant que vous rirez, vous autres, en vous recevant aux vacances...

— Faites mieux, dit M. Charnot, venez vieillir avec nous. Les années en seront moins lourdes, monsieur Mouillard. Sans doute nous les portons toujours, elles nous pèsent, elles nous courbent : mais cette jeunesse, qui n'est pas embarassée des siennes, soulève toujours un petit coin des nôtres.

Je fus très surpris de voir que mon oncle ne se récriait pas.

— Il fait beau, allons au jardin, dit-il simplement, et vous jugerez si on peut quitter des rosières pareils.

Content de lui, de moi, d'elle, de tous et du temps, M. Mouillard nous emmena au jardin.

Il n'y avait plus assez de lumière pour distinguer les roses, mais nous les sentions en passant près d'elles. J'avais pris le bras de Jeanne, et nous allions devant, dans l'ombre fraîche, de préférence par les toutes petites allées qui tournent.

Les oiseaux étaient endormis. Mais les cigales, les grillons, je ne sais quelles bestioles tapies dans l'herbe, dans la mousse des arbres, chantaient et parlaient à leur place.

Derrière nous, un peu loin, le plus loin que nous pouvions, le sable craquait sous le pas égal des deux vieux, et nous entendions, comme un murmure, des lambeaux de phrases :

— Une petite-fille, monsieur Charnot, comme Jeanne.

— Un petit-fils, monsieur Mouillard, comme Fabien.